

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BRUN, Jean, *L'homme et le langage*

par Ernest Joós

Laval théologique et philosophique, vol. 41, n° 3, 1985, p. 450-451.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400202ar>

DOI: 10.7202/400202ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

apparaître les liens, structurels aussi bien qu'historiques, qui unissent les lectures kabbalistiques de la Torah et certaines exégèses de Philon d'Alexandrie et des médiévaux chrétiens. Ceci vaut même pour la théorie des quatre sens de l'Écriture, que partagent chrétiens et kabbalistes.

« La symbolique des couleurs dans la tradition et la mystique juives » (paru en 1972 — *Bibliography*, n° 509) est une étude plutôt descriptive, qui montre la place et l'importance des couleurs dans le judaïsme, depuis la Bible jusqu'à la kabbale, en passant par le Midrash. Le livre se termine par un bref essai historiographique, « L'étude de la kabbale depuis Reuchlin jusqu'à nos jours », i.e. jusqu'à Scholem lui-même (paru en 1970 — *Bibliography*, n° 489). Cet essai s'achève sur une phrase de Scholem qui a valeur de programme et de testament scientifique : « J'espère qu'au terme de cette nouvelle période de la recherche [celle inaugurée par ses propres travaux] la mystique juive sera toujours considérée dans ses diverses manifestations, comme une forme légitime à laquelle les Juifs ont eu recours pour se comprendre eux-mêmes ainsi que le monde extérieur, une forme qui exprime leur expérience religieuse et ses métamorphoses historiques mais aussi ses crises mortelles ou porteuses de vie » (p. 203).

Comme on le voit, ce livre s'adresse non seulement aux spécialistes de la mystique juive, mais aussi à tous ceux qui se laissent questionner par les problèmes posés par le langage et le symbolisme religieux, peu importe les traditions où on les étudie. Plus qu'une information, c'est une leçon de méthode que nous donne ce livre comme d'ailleurs toute l'œuvre de Scholem.

Paul-Hubert POIRIER

Jean BRUN, *L'homme et le langage*, Paris, P.U.F., 1985 (21,5 × 13,5 cm), 254 pages.

Jean Brun reste le même : il enseigne — et il nous renseigne sur mille choses. Il est presque impossible de faire un compte rendu de son livre sans faire violence aux détails, c'est-à-dire à des remarques subtiles à travers tout le texte. Dans une entreprise comme celle-ci il nous faut nous contenter d'indiquer la marche de la pensée et les impressions générales qui s'en dégagent.

On dit souvent que les philosophes sont incompréhensibles pour le commun des hommes,

que le langage de la philosophie est ésotérique. Si cela est vrai de nos jours pour certains auteurs, ce jugement ne s'applique pas à Jean Brun. Il appartient à la vieille garde qui ne fait pas de courbettes aux idéologies courantes afin d'être à la page d'une génération qui s'embourbe dans les analyses de toutes sortes, que ce soit l'analyse du langage ou la sémiotique, ou encore la psychanalyse. Il assume, sans compromis, le destin de la philosophie et du christianisme et il essaie de se faire comprendre sans épeler la « différence » différemment de tout le monde : il n'utilise surtout pas sa subtilité pour évacuer le problème du langage. Or, les livres de Jean Brun, et ce dernier ne fait pas exception à la règle, proclament que la philosophie est intelligible et que tous ceux qui parlent, par le fait même qu'ils parlent, sont des initiés, y compris Dieu. Car même Lui n'a pas d'autre choix quand Il veut se faire entendre que de parler. D'ailleurs, le livre s'ouvre par les paroles de l'homme quand il s'adresse à Dieu dans le Psaume 130 :

Du fond de l'abîme je t'invoque, ô Éternel !
Seigneur, écoute ma voix !

Et il se termine par la réplique de l'Éternel à un contestataire comme Job lui rappelant sa finitude et affirmant l'Infini de Dieu :

Où étais-tu quand je posais les fondements
de la Terre ?

...

Où est le chemin qui conduit au séjour de
la lumière ?

En effet, tout se joue entre ces deux pôles — l'homme et Dieu, l'interrogation de l'homme et la réplique de Dieu.

Cette perspective sur le langage donne le plan du livre : *L'homme aux prises avec le langage* est suivi des chapitres qui relatent le naufrage du langage, c'est-à-dire les échecs des tentatives de sauvetage. De quoi fallait-il sauver le langage, se demande-t-on ? Du mystère qui enveloppe sa naissance. Et d'où vient la lumière pour percer les ténèbres ? De la raison, diront les ennemis du mystère. L'auteur leur rétorque :

une véritable escroquerie intellectuelle
consiste, comme le font certains, à traduire
systématiquement *logos* par *raison*. (p. 37,
n. 1.)

Quand le mystère est évacué, le chemin est libre
vers la connaissance, idole de l'homme moderne :

Fidèle à Locke, Ayer pense que la philo-
sophie doit être réintégrée dans la science ;

débarrassée des illusions qui entravent le savoir, elle doit promouvoir le progrès de la connaissance et devenir « the vehicle of knowledge ». (p. 115)

Mais n'y a-t-il pas autant de mal à lâcher toutes les brides, à proclamer la raison d'une déraison et à faire sombrer le sens dans le non-sens, comme le font le futurisme, le dadaïsme et le lettrisme, sans parler de la langue zaoum ? (p. 149-163).

Dès lors, reste-t-il d'autre choix que de s'interroger sur le mystère ? L'auteur cite l'ambitieux projet de Mallarmé qui résume, en effet l'ambition de tous ceux qui abordent le problème du langage sans compromis, c'est-à-dire en considérant le langage comme un *Tout*. Une des idées-clefs de Mallarmé fut celle selon laquelle « tout, au monde, existe pour aboutir à un livre »... Son ambition était de parvenir à écrire un livre total, dernier, hyperbole de tous les livres existants, un livre délivré de toute signification définie et univoque mais capable d'engendrer perpétuellement du sens (p. 17).

Le langage n'est-il pas moyen et fin, instrument de sa propre compréhension, le très loin et le très près, le connu et l'inconnu ?

On pourrait dire que le livre tout entier est une éloquente défense du mystère où sont enfouies les origines du langage. Bien entendu, symbole, musique, poésie seront considérés comme les lieux privilégiés où grandit et fleurit le sens, où les paradoxes sauvegardent les secrets du langage.

Devant les assauts que des langages logiques, scientifiques, techniques, voire électroniques, portent à l'essence même du langage, et face aux coups de butoir que lui assènent la sociologie, la linguistique, la phonologie et la sémiologie, les poèmes demeurent les cathédrales et les châteaux martyrisés d'un monde exemplaire mais jamais né d'où ils surgissent et pour lequel ils meurent. (p. 24)

Pour qu'il y ait poésie, il faut interdire la réduction du sens à la simple signification :

Tout mot est une aventure vécue par l'humanité... (p. 28) En outre, un mot exprime finement l'infini, il est un point de vue sur le monde, une *pars totalis*... (p. 31)

Le sort du langage se joue finalement dans la dernière partie du livre intitulée *Le langage qui nous parle* où l'auteur reprend les thèmes qui lui sont chers, tels *Le verbe poétique*, *Des présences à l'Absence* et *Le langage pathétique*. Chacun de ces

thèmes offre à l'auteur la possibilité du jeu des contraires qui sauvegarde le côté énigmatique du langage. Il dit très justement que

la seule voie qui convienne pour approcher du langage est la *via negationis* qui cherche non à le définir mais à le cerner, non à le décrire mais à le faire surgir. (p. 252)

Le jeu des contraires dans la *via negationis* révèle plus qu'il ne cache en rendant intelligible une partie du mystère ; ainsi, il empêche que le discours sur Dieu ou sur le langage ne sombre dans l'obscurantisme.

Pour nos jeunes qui sont les naufragés sur la mer de l'émancipation et de la démystification actuelles qui sévissent un peu partout dans nos institutions sous la direction des maîtres qui « savent », le livre de Jean Brun serait un salutaire rattrapage de tout ce qu'ils auraient pu manquer, un commencement qui pourrait les lancer sur des sentiers qui les mèneraient vers la terre ferme et des ports sûrs d'où ils pourraient s'embarquer à la découverte du langage et à la découverte de l'homme comme *homo viator*, comme voyageur, pour utiliser la belle expression de Gabriel Marcel.

Toutefois, il ne faudrait pas qu'ils pensent que ce livre puisse leur épargner du chemin. Dû à la nature des problèmes et au champ énorme que l'auteur parcourt, il lui est impossible de faire autrement que d'ouvrir des portes. Son rôle est essentiellement d'être guide dans la quête de l'origine et de la nature du langage ; et Jean Brun est un guide en qui on peut avoir confiance.

Ernest Joós
Université Concordia

Jean LADRIÈRE, *L'articulation du sens. I: Discours scientifique et parole de la foi. II: Les langages de la foi*. Paris, Cerf, Coll. « *Cogitatio fidei* », n^{os} 124-125, 1984, 2 volumes (13.5 x 21.5 cm) de 262 et 256 pages.

Cet ouvrage, en deux volumes, réunit des textes publiés ici et là depuis le début des années 1960. Son objectif est d'identifier la spécificité du langage de la foi, en particulier son mode propre de signifier.

Le premier volume, qui est plutôt une analyse du langage de la foi par rapport aux autres types de langages, est déjà bien connu puisqu'il s'agit d'une réédition intégrale de l'ouvrage du même